

LES COMPAGNONS DE LA CROIX
D'ARGENT.

COMMENT CLAUDE CHOPIN, ARRIVÉ A
PARIS, NE PÛT ATTEINDRE L'AUBERGE
DE LA CROIX-D'ARGENT.

Dans les premiers jours du mois de juillet 1789, vers les sept heures du soir un jeune garçon, d'une vingtaine d'années, entra à Paris par la barrière du Trône.

C'était déjà le nom que l'on donnait, avant la Révolution, à la barrière qui ouvre Paris du côté de Vincennes.

Ce nom était un souvenir historique. Le 26 août 1660, avaient eu lieu de grandes fêtes pour le mariage de Louis XIV et de Marie Thérèse, d'Autriche. Au milieu du rond-point, tête de l'avenue de Vincennes, on avait, à l'occasion de ces fêtes, élevé un trône magnifique sur lequel le couple royal était venu s'asseoir.

Ce fut alors que les Parisiens improvisèrent cette épigramme.

Le mur murant Paris rend Paris murmu- rant.

Pour augmenter son numéraire
Et raccourcir notre horizon,
La Ferme a jugé nécessaire
De mettre Paris en prison.

En même temps qu'un mur d'enceinte, il fallut établir des barrières.

On donna le nom de barrière du Trône à la barrière qui ouvre l'accès du faubourg Saint-Antoine.

Le jeune homme qui franchissait la barrière, au moment où commence notre récit, ne connaissait, sans doute, ni cette étymologie, ni ces souvenirs historiques.

Il paraissait avoir fait une longue route à pied; ses vêtements étaient couverts de poussière, leur désordre attestait le mouvement répété d'une longue marche. Ses gros souliers et ses bas blâmes étaient devenus gris; sa chemise était verte sur la poitrine, n'était retenue au cou que par un bouton; ses longs cheveux épars s'échappaient de son bonnet de laine, autrefois rouge, aujourd'hui bruni par le temps. Ses yeux avaient perdu leur éclat, éteints par la scuffrance que cause une tro-

grande fatigue; sa tête était penchée en avant, et son front incliné portait la marque d'une sorte d'annéantissement des facultés.

Malgré ce désordre, tout chez le jeune voyageur indiquait la noblesse de la race; on ne pouvait dire au juste s'il était ouvrier de métier ou paysan; l'intelligence qui brillait par éclairs dans ses regards, marquait l'habitude d'une pensée élevée. Ses mains, fortes et calleuses, laissaient voir qu'elles avaient servi aux rudes travaux de la campagne. On verrait plus loin que Claude Chopin n'était ni un ouvrier, ni un laboureur, mais qu'il tenait des deux états par plus d'un côté.

Après avoir passé la barrière du Trône, le jeune voyageur descendit la grande rue du faubourg. Il avait l'air de ne point connaître Paris; il chercha quelque temps des yeux une personne à qui demander un renseignement qui lui manquait.

Un marchand de vin, les poings sur les hanches, debout devant sa porte, regardait venir l'étranger, d'un air moitié railleur, moitié protecteur. Chopin passa au raz de la porte du cabaret.

« Eh l'ami! vous n'entrez pas boire un verre de vin? la journée a été chaude, et à vous voir, la route a été longue, dit le cabaretier de sa voix la plus engageante; son accent avait perdu toute inflexion ironique pour ne garder que la note la plus mélodieuse de la ténation.

Le jeune voyageur leva la tête, s'arrêta un moment; il s'appuya sur son bâton comme un homme à qui la station est presque aussi douloureuse que la marche.

« Je voudrais gagner l'auberge de la Croix d'Argent qu'on m'a indiquée; elle est dans ce quartier, n'est-ce pas? »

« L'Auberge de la Croix d'Argent! vous n'y êtes pas, reprit le marchand, de l'air d'un homme qui veut engager et prolonger la conversation.

« Apparemment, puisque je demande mon chemin pour y aller, répliqua, avec une mauvaise humeur mal dissimulée, le jeune étranger.

« Allons, allons! ne vous fâchez pas, et entrez prendre un verre; il y en a encore loin d'ici à la Croix-d'Argent! »